Caton. C'est à la génération suivante qu'appartiendrait notre Q. Minucius Thermus. Ses descendants remonteront péniblement la pente et connaîtront quelques succès sous Sylla[1] et Cicéron[2].

Deux remarques pour terminer : le cognomen *Thermus* n'est pas, comme on pourrait le croire, d'origine honorifique ; il n'a pas de rapport avec le nom de la capitale de l'Étolie ; il faudrait une forme adjective, et d'ailleurs les Minucii Thermi, contemporains de la seconde guerre punique et des guerres de Macédoine, et dont nous connaissons bien, par Tite-Live et Caton, la carrière, ont été en Afrique, en Espagne, en Ligurie, jamais en Étolie. *Thermus* est sans doute un nom étrusque, qu'on trouve sous la forme *θermi* à Pérouse et, pourvu d'un suffixe, *termunas* à Volsinii[3]. Mais il est possible que les Minucii Thermi aient complaisamment entretenu l'équivoque.

D'autre part, les didascalies mentionnent, parmi les directeurs de troupe qui ont monté successivement l'*Eunuque* et les *Adelphes*, un certain L. Minucius Prothymus, célèbre, semble-t-il, pour avoir réintroduit parmi les acteurs le port du masque[4]. C'était évidemment un Grec d'origine, Prothymos, affranchi par un L. Minucius, lequel était vraisemblablement frère ou fils de notre Quintus. Les Minucii Thermi, dont les Scipions avaient fait la fortune et qui par la culture aussi appartenaient à leur cercle, maintenaient dans leur famille une tradition d'amateurs et de producteurs du théâtre, du théâtre de Térence en particulier.

Jacques HEURGON.

II

« FAVETE LINGVIS »

ÉTUDE SÉMANTIQUE

PAR FR. NOVOTNÝ

Professeur à l'Université de Brno

Le sens de l'expression « favete linguis », au début de la première ode romaine d'Horace, est hors de discussion : il s'agit d'une exhortation rituelle qui, au début d'un service divin, invitait les participants à ob-

1. F. Münzer, in *P. W.*, col. 1966 (64).
2. Id., *Ibid.*, col. 1972 (67).
3. W. Schulze, *Zur Geschichte des lateinischen Eigennamens*, p. 278.
4. M. Schanz-C. Hosius, *Geschichte der röm. Literatur*, I, p. 149.

server une attitude décente, pour ne point troubler la cérémonie (cf. Cic., *De divin.* I, 102, rebus divinis quae publico fierent ut « faverent linguis » imperabatur ; Plin., *Nat. h.* XXVIII, 11). Il y a donc analogie — bien que (notons-le tout de suite) non synonymie absolue — avec l'exhortation grecque εὐφημεῖτε.

L'interprétation sémantique de cette locution pose un problème dont Sénèque présente ainsi les termes (*De vita beata*, 26 7) : « Quotiens mentio sacra intervenerit, favete linguis. Hoc verbum non, ut plerique existimant, a favore trahitur, sed imperatur silentium, ut rite peragi possit sacrum nulla voce mala obstrepente. Quod multo magis necessarium est imperari vobis, ut quotiens aliquid ex illo proferetur oraculo, intenti et compressa voce audiatis. » Servius auct., ad *Aen.* V, 71, combine deux interprétations différentes, lorsqu'il dit : « Praeco magistratu sacrificante dicebat « favete linguis », « favete vocibus », h. e. bona omina habete aut tacete. » Pareillement, Paulus ex F. p. 78 L. : « Faventia bonam ominationem significat. Nam praecones clamantes populum sacrificiis favere iubebant. Favere enim est bona fari, at veteres poetae pro silere usi sunt favere. »

A l'exemple des « plerique » de Sénèque, certains savants modernes se réfèrent au sens de *favere* = « être favorable ». Comme *linguis* est incontestablement un ablatif (cf. Verg., *Aen.* 5, 71 « ore favete » ; Tib. 2, 2, 2 « lingua fave »), et qu'il est d'ailleurs facile de deviner ce à quoi l'assemblée devait être favorable, c'est-à-dire aux cérémonies du culte (cf. l'analogie chez Prop. 5, 6, 1 : « sint ora faventia sacris »), on en est arrivé à adopter l'interprétation selon laquelle *favete linguis* signifie : « Soyez favorables [au service divin] par vos langues », c'est-à-dire « gardez un silence pieux ».

A mon avis, l'étude sémantique du verbe *favere* doit s'éclairer par la parenté étymologique avec le verbe *govĕti* du slave ecclésiastique = « religiose vereri », εὐλαβεῖσθαι, « venerari », αἰδεῖσθαι. Le rapprochement a été fait par K. Brugmann (*Verh. Sächs. Ges. Wiss. phil. hist.* 41, 1889, p. 47, ann. 7), reprenant une idée de Gabelentz et suivi à son tour par K. Štrekelj (*Arch. f. slav. Phil.* 28, 1906, p. 484 sq.), puis, avec quelques réserves, par les *Dictionnaires étymologiques* de Ernout-Meillet et Walde-Hofmann, 3e éd., enfin par V. Kiparski, *Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*, Helsinki, 1934, p. 29.

Il convient de préciser, mieux qu'on ne l'a fait, la signification ancienne de *govĕti*, terme religieux désignant à présent, chez les orthodoxes, l'état mental du croyant qui se prépare à un sacrement par l'abstention et le recueillement, à rapprocher de ce que signifie, par exemple, le sabbat juif. La vie religieuse des Romains, et sans doute des Italiques, comportait cette notion de recueillement pieux (cf. Cic. *De leg.* II, 29 ;

Ov. *Fast.* I, 71 ; Macrobe *Sat.* I, 16, 10-13). Le recueillement comporte le silence, et le verbe *favere* apparaît avec le sens de « se taire » ; cf. Paul. F. p. 78 : « favere ueteres poetae pro silere usi sunt » ; Serv. ad *Georg.* I, 18 : « nonnumquam favere et pro tacere ponitur ». C'est en ce sens qu'on peut interpréter chez Térence, *Andr.* 22 et 24, le rapprochement de *favere* et de *quiescant*, et chez Cicéron, *De div.* II, 57 un passage controversé d'une tragédie d'Ennius.

Employé dans ce sens, *favere* pouvait se construire avec un datif d'objet ; d'où *favere alicui* = se tenir tranquille en faveur de quelqu'un, manifester envers quelqu'un des sentiments favorables. Pareil glissement peut être observé pour *acquiescere* = se tenir tranquille, puis se dévouer à, s'accorder avec (Suét. *Tib.* 31 ; Oros. *Hist.* III, 1, 25 ; Sén. *Ep.* 90, 26 ; *Bell. Afr.* 10, 4 ; Sén. *Ep.* 24, 1 ; Ulp. *Dig.* XXXVIII, 1, 7, 1 ; S. Jér. *Ep.* 127, 7 ; S. Aug. *Civ.* X, 29) ; pour *vacare* = avoir congé, puis employer son temps libre à (Cic. *De div.* I, 11 ; Plin. *Ep.* I, 8, 2 ; 3, 5 ; Tac. *Ann.* XVI, 22) ; évolution qui rappelle celle du grec σχολάζειν ou ἡσυχάζειν, et qui trouve enfin son exacte analogie dans celle du slave *govĕti* et de son correspondant tchèque *hovĕti*.

Si les rapprochements proposés ici sont valables, le couple *favere-govĕti* représenterait, par tout un faisceau de concordances phonétiques, formelles et sémantiques, un exemple remarquable de la plus ancienne communauté linguistique et religieuse dans le domaine indo-européen [1].

Fr. Novotný.

III

LE BRONZE « AMAZONIEN » DE BAVAI

PAR CH. PICARD
Directeur de l'Institut d'art et d'archéologie

En 1905, S. Reinach avait consacré, dans la *Gazette des Beaux-Arts* [2], une intéressante étude à un moyen bronze dont la provenance indiquée est Bavai, le *Bagacum* des *Nervii*, dans la Gaule Belgique. C'est une belle

1. L'hypothèse succinctement résumée ici a été présentée avec les développements nécessaires dans un article rédigé en tchèque : *Listy filologické*, t. LXXII, 1948, p. 72-85. L'auteur désire, en la formulant dans une langue de plus grande diffusion, la soumettre à la critique du monde savant.

2. *Gaz. Beaux-Arts*, 1905, I, p. 193-209 ; cf. *Mon. nouv. art antique*, II, *Appendice II*, p. 325.